

## **2. Le fonctionnement de l'Europe : gérer l'unité dans la diversité.**

### **2.2 Le dépassement des affrontements bilatéraux et la sécurité.**

#### **2.2.1 Gil Delannoï : L'Europe : un dépassement pacifique des conflits ?**

Nous voulons ici illustrer et méditer trois points tirés de l'expérience historique de l'Europe. Nous le ferons en pensant aussi à la Chine, à ses différences et ses similitudes avec l'Europe.

1° Nous apprenons par nos erreurs. C'est un des points positifs dans l'histoire récente de l'Europe, tant intellectuelle que politique.

2° Il nous faut réussir à exprimer et pacifier les divergences et les contradictions, et sur ce point l'Europe a lentement et péniblement surmonté ses erreurs. Comment continuer ?

3° Nous devons maîtriser la vitesse de la mondialisation (ou globalisation).

Premier point : nous apprenons par nos erreurs. Dans le meilleur des cas, nous ne les reproduisons pas, nous faisons un peu mieux. Nous tirons les leçons de ces erreurs, nous corrigeons. Nous posons autrement le problème. Nous inventons de nouvelles solutions sans détruire les réussites passées ni oublier les erreurs.

Il ne faut jamais confondre la méthode scientifique et l'action politique. Mais, pour une fois, nous tenons là un trait commun (ils sont rares) à la méthode scientifique et à la construction politique : savoir repérer et corriger les erreurs.

Faisons un rappel historique. Dans la période antique, en Europe comme en Chine, on a défini les bases de la pensée, de la philosophie, de la morale avant que les régimes politiques durables soient établis. En Europe, c'est l'époque de Protagoras, de Platon, d'Aristote. Ils proposent des solutions différentes mais ils posent les mêmes problèmes. Comment penser ? Comment connaître ? Comment organiser la cité antique ?

De même en Chine : Confucius (孔 夫 子), Zhuangzi (庄 子), Mencius (孟 子) et bien d'autres encore définissent des options morales et politiques. De nombreuses et diverses écoles de pensée reprennent ensuite, prolongent et modifient ces pensées anciennes.

En Europe l'empire naît après les premières philosophies (comme en Chine). Les empires se succèdent. L'idée d'empire passe de l'un à l'autre. Mais elle n'est pas seule ! L'idée de démocratie, au milieu même des empires, reste liée au souvenir de la cité d'Athènes. A chaque nouvelle époque, il est donc nécessaire de définir, en théorie et en pratique, ce qui est égal entre les hommes, ce qui est inégal.

L'empire appartient à l'histoire de l'Europe, mais il est présent ou absent pendant de longs moments. En Chine, il vit des crises, des changements, mais ne disparaît jamais longtemps.

L'empire en Europe est puissant, mais il est morcelé, éclaté, démembré par l'histoire. L'aventure fulgurante d'Alexandre le Grand est d'une durée brève. Son seul effet durable est culturel. Pour Rome, l'effet politique se double de profondeur économique et culturelle. Ensuite, les empires de Charlemagne, de Napoléon, s'ils ne sont pas sans effets importants et immédiats, restent, en tant qu'entités politiques, des expériences éphémères dans la longue durée.

Résultat : en Europe la pluralité l'emporte sur l'unité. Cette situation a des avantages, des inconvénients. Elle a entraîné la politisation de toutes les différences en Europe : religions, cultures, langues. Tout est prétexte aux conflits. Ce sont des conflits entre les intellectuels, les religieux, les professeurs. Et ce sont des affrontements entre des groupes, des guerres civiles internes ou des guerres entre les Etats.

En Chine on se trouve en présence d'un régime unique. La comparaison ne doit pas nous pousser à figer la Chine en un seul modèle. N'oublions ni les troubles, ni les ruptures. Mais, en comparaison de l'Europe, nous observons une continuité d'ensemble. Dans un tel contexte, religions,

idéologies, arts peuvent produire une synthèse, une coexistence tout autant qu'un conflit.

Je prendrai un exemple typique des exigences européennes et je le prendrai en Chine. Exemple du « tout ou rien » européen : le pape oblige les jésuites à demander aux Chinois de renoncer à leurs traditions. Il n'accepte pas que la Chine fasse au christianisme une place parmi d'autres religions. C'est alors que les jésuites sont chassés.

Les Chinois doivent comprendre que l'exigence du pape n'était pas particulièrement forte parce qu'il s'adressait à des missionnaires qui se trouvaient loin de l'Europe. On constate exactement la même chose, la même exigence entre Européens tout au long de leur histoire !

Quelle serait la leçon de cette expérience comparée ? On peut trouver un avantage dans chaque cas : la continuité chinoise assure la tolérance dans l'ensemble. Même les dynasties étrangères, conquérantes sont finalement absorbées par la culture chinoise. Il y avait eu un exemple comparable en Europe. Contre la Grèce, les Romains avaient été vainqueurs, mais la culture romaine était passée sous l'influence de la Grèce. Les conquérants sont intellectuellement influencés par les vaincus. La Grèce conquise a conquis ses farouches vainqueurs, disait Horace. Ainsi, la culture grecque domine encore dans l'empire romain, plusieurs siècles après le déclin politique d'Athènes.

L'Europe a ensuite rompu avec ce modèle impérial : ce sont les guerres civiles européennes à l'époque de la Renaissance, puis les guerres religieuses, puis les guerres nationales, et celles-ci finissent par se mondialiser en même temps que la puissance européenne.

Cette pluralité constante, ces contradictions sans fin ont créé beaucoup de souffrances. Mais elles sont aussi la source d'un dynamisme intellectuel, et finalement scientifique, technique, économique. Toute l'histoire de l'Europe tourne autour d'une double polarité :

- 1° Athènes démocratique et Rome impériale.
- 2° Athènes philosophique et Jérusalem religieuse (juifs et chrétiens).
- 3° Rome impériale et Rome chrétienne.
- 4° Rome du pape, de l'église et nations monarchiques.
- 5° Catholicisme contre protestantisme.
- 6° Lumières contre superstition.

L'idée d'empire est devenue presque impossible quand les langues nationales se sont multipliées. La langue latine qui avait toujours surplombé et englobé les langues locales (de l'université, de l'église) est remplacée par les langues nationales (des peuples, des Etats) et cette transformation va supprimer ou limiter les langues locales. Quelle sera la seule solution possible aux conflits que crée cette diversité ? Non pas tout effacer dans le conformisme autoritaire ou médiatique, mais faire de ces tensions, de ces questions sans réponses les éléments d'une coexistence, d'une recherche, d'une prudence.

Cela nous mène à relier notre premier et notre deuxième point. L'enjeu suprême de la question européenne, c'était de garder le dynamisme des conflits intellectuels et sociaux, tout en évitant de les politiser, de faire la guerre dans les esprits et sur les champs de bataille. Apprendre par nos erreurs, c'était aussi pacifier nos contradictions.

Donc réussir à exprimer pacifiquement et de façon constructive les divergences et les contradictions. Cet effort commence dans la vie intellectuelle, se prolonge dans la politique puis rayonne dans toute action humaine.

L'Europe a exagéré ses conflits. Mais dans ses disputes et ses tragédies, elle a puisé son esprit critique et son dynamisme. Des efforts seront toujours nécessaires pour maintenir cette situation pacifique. Elle ne va pas de soi. Voici trois moyens essentiels de cet effort constant : multiplier les contacts entre les populations, faire des compromis entre les Etats, pratiquer la démocratie qui associe chaque peuple à l'action collective et lui permet de choisir son destin.

Kant exprime ainsi la pensée politique des Lumières : quand le peuple décide de tout, il est son

propre tyran. Mais quand on décide tout pour lui sans l'associer aux décisions, on le tyrannise, même quand on croit faire son bien. C'est entre ces deux principes, entre ces deux bornes que l'avenir de la construction européenne se jouera dans les prochaines années.

Troisième point : l'histoire est mondiale depuis toujours. Mais le rythme et la vitesse de cette mondialisation sont devenus infiniment plus rapides que dans le passé, même dans le passé proche. Les conséquences de toute action sont désormais mondiales à très court terme.

Dans cette situation nouvelle, les nations sont parfois trop grandes pour les petits problèmes, parfois trop petites pour les grands problèmes, selon la formule bien connue (Daniel Bell). La réponse à cette accélération, ce n'est pas supprimer les nations, ni les différences, ni les langues, mais apprendre à coopérer. Apprendre à trouver le niveau qui convient à l'efficacité de l'action et à l'épanouissement des acteurs. Entre le local et le global il existe de nombreux niveaux de coopération.

Deux voies se présentent : se réunir dans de nouvelles frontières, comme le fait en partie la nouvelle expérimentation européenne. Ou garder les anciennes frontières et les relier par des ponts. Ce qui se pratique également dans la nouvelle Europe et constitue un espoir pour la coopération entre Europe et Chine. Sur ces quelques points, l'Europe a parfois pris de l'avance sur le reste du monde. Elle l'a fait quelquefois par de grandes erreurs, quelquefois par des réussites.

En examinant ces questions, il apparaît, comme toujours, que l'identité est le produit d'une relation et non pas quelque chose de figé, de fixe, d'éternel. Même une chose qui ne change pas à son propre niveau est néanmoins changée dès que son environnement change. Par exemple, un rite religieux est très fixe en lui-même, souvent présenté comme fait pour l'éternité. Or dans un contexte il a un sens, et dans un autre contexte, son sens est différent.

Dans la relation mondiale qui s'accélère et crée des urgences nouvelles, l'Europe et la Chine possèdent des qualités et obtiennent des résultats qui doivent servir leur propre relation et, au-delà, l'humanité dans son ensemble. 1° La correction des erreurs passées se transforme en prudence. 2° Le dynamisme des contradictions pacifiques se transforme en échange et en pluralisme. Or, 3°, sachons-le, répétons-le, car c'est une condition décisive : pour avoir une chance de maîtriser l'accélération de l'activité humaine et ses répercussions mondiales, il faudra d'abord que les deux résultats précédents soient atteints : prudence et pluralisme.

Le risque de destruction nous impose la sagesse. Cette urgence est une incitation bénéfique pour tous, pourvu que nous soyons capables de la reconnaître à temps. Toute sagesse commence d'abord par corriger des erreurs, sinon le reste est impossible, impensable.

Si nous prenons l'exemple des guerres franco-allemandes, la pire erreur des Européens est d'avoir été incapables de pacifier ce conflit. Cette erreur était pire encore que la colonisation (qui était négative mais pas aussi complètement). Et la liste d'erreurs est longue : erreur anglaise qui joue en faveur du Japon contre la Russie en 1905. Et encore la politique anglaise qui ne voit pas le venir le nazisme, car elle veut à tout prix préserver un équilibre stratégique entre Allemands et Français sur le continent.

Quelquefois la correction est faite : les Etats-Unis ne reproduisent pas en 1945 les erreurs du Traité de Versailles. Ils aident l'Allemagne et le Japon à tourner la page. Mieux encore, les Français et les Allemands créent une coopération européenne.

Pacifier les oppositions, c'est aussi rejeter des erreurs plus vagues et plus générales : rejeter les utopies dévastatrices. Prenons quelques exemples de ces utopies : 1° La perfection religieuse qui commande la société. 2° La croyance à une solution définitive des conflits dans une société totalement égalitaire. 3° Réduire la vie humaine à la production et la consommation.

Les activités les plus précieuses sont transnationales : les sciences, les arts, la tolérance religieuse, la coopération économique, la construction politique, la lutte contre la misère. Sur toutes ces questions, que faire dans la vitesse mondiale d'aujourd'hui ? Il est vital de trouver les bons équilibres entre rapidité et prudence, entre lenteur et urgence.

Je prendrai comme symbole la valeur d'un arbre. Voici un dernier rappel historique européen : les Grecs de l'antiquité ont détruit leurs forêts pour construire des bateaux, faire la guerre et faire du commerce. Le sol s'est envolé, le pays est devenu aride et pauvre. Et nous trouvons des exemples comparables en Chine.

Accorder à un arbre le temps nécessaire, le laisser debout, prendre soin de sa croissance, être jardinier et non pas chasseur, telles sont les seules attitudes qui nous sauveront. Elles valent pour les Etats, les organisations et même pour chacun dans son comportement quotidien, individuel, familial. C'est de ce changement de mentalité et d'attitude que dépend la question la plus globale : la préservation d'une nature qui nous environne et nous permet de vivre.

En espérant que ce défi soit relevé, nous pouvons alors nous interroger sur l'avenir du monde. Comment sera-t-il dans dix ans, dans vingt ans ? Il semble que les enjeux les plus décisifs de ce déroulement dramatique seront les suivants (deux d'entre eux nous réunissent aujourd'hui) : Que deviendra le fanatisme islamique ? Que deviendra la Chine ? Et l'Europe, comme Union et comme culture ?

J'arrête ici cette introduction à la discussion. G.D.



Auteur: Gil Delannoi



<http://creativecommons.org/licenses/by-nd/2.0/fr/deed.fr>